

*Mais rien n'affligea tant Marcellus que la mort d'Archimède. Ce philosophe était alors chez lui, appliqué à quelque figure de géométrie; et comme il donnait à cette méditation tout son esprit et tous ses sens, il n'avait pas entendu le bruit des Romains qui couraient de toutes parts dans la ville, et il ignorait qu'elle fût en leur pouvoir. Tout à coup, il se présente à lui un soldat qui lui ordonne de le suivre pour aller trouver Marcellus. Il refuse d'y aller jusqu'à ce qu'il ait achevé la démonstration de son problème. Le Romain, irrité, tire son épée et le tue.*

PLUTARQUE  
*Vie de Marcellus*

*Archimède aurait dit en mourant :  
« N'efface pas mes cercles. »*

VALÈRE MAXIME  
*Faits et dits mémorables*

Neuilly-sur-Seine, mercredi 8 octobre 1980, une jeune femme se pend dans un appartement cossu. Elle en a décidé ainsi.

Elle ignore les idées tierces, les objections, elle se déleste du dilemme.

Elle s'autorise.

Elle renverse d'un coup la morale et la chaise.

Il est sept heures, une pluie monotone chantonne, le jour se lève, ma mère se tue. Je me rendors. Où est la faute ?

Autour d'elle, des pièces immenses, des couloirs qui s'étirent sous une succession de plafonds, triple entrée, baies vitrées et balcons en étage élevé.

Le ciel à vide, la cime des arbres, des perspectives à nu.

Elle y forme à présent une rature précise, verticale, une virgule, un trait sur un mur blanc. Femme au foyer, prostituée légale, incarcérée dans l'écrin de son luxe, rien ne lui sera plus jamais reproché. Elle perd la vie et la conscience, y compris des siens et de moi.

L'oubli est la partie visible de l'inceste. Le crime ne s'arrête pas là, mais la potence fait diversion. Qui soupçonnerait les enfants ?

Il est sept heures. Bientôt, il ne fera plus nuit.  
L'amour, que l'on dit éternel, danse, résonne et meurt.  
Les esprits s'espacent et retombent. Même le vent s'essouffle.

De leur vivant, la peau des humains est étanche. Après, elle  
s'épanche librement.  
L'effroi prend dans ma tête la place qu'y occupait ma mère.  
Les eaux d'Elsa feront le corps de mon histoire.

I

De nos corps hérités

Pornic, 7 septembre 1907. Une demeure magistrale et une femme qui hurle. Un homme haut et large fait les cent pas dans un couloir, allant d'un mur à l'autre, le teint rouge, et soufflant lourdement.

Il n'a pas l'habitude qu'on le fasse attendre et cela va bientôt faire trois heures qu'on est venu le déranger. Il fulmine contre l'adversité qui lui fait naître ce septième enfant en pleine séance de son conseil municipal.

Pourquoi ne pas accoucher un dimanche? Ou tout du moins la nuit?

À bout de patience, il se jette sur le médecin qui vient justement d'entrer.

« Mes salutations, monsieur le maire, ne craignez rien. On viendra vous avvertir le moment venu. »

Le moment venu. Le moment venu de quoi? Cela n'augure rien de précis si ce n'est rien de bon. Un bébé qui arrive trois semaines en avance. A-t-on déjà vu cela?

Il s'agite. Il maugrée. C'est insupportable. Insupportable! Bientôt quinze heures. Cela dépasse les bornes. Les domestiques entrent et sortent en coup de vent, on tient les enfants à distance, car tous le sentent, Émile Bratard, que l'on surnomme la trombe, est au bord de l'explosion.

Enfin, la porte s'ouvre sur le docteur qui lui annonce :  
« Monsieur Bratard, vous avez un fils ! »

Un fils !

Bratard en serait tombé à genoux. Jésus Marie Joseph ! Un fils ! Un garçon !

Joséphine, Agathe, Edmée, Adèle, Noémie, Antoinette, il a eu six filles en onze ans de mariage et aujourd'hui, Dieu soit loué, voilà un premier héritier !

Il reprend ses esprits au comble de la joie :

« Mon épouse ?

— Tout va bien, monsieur Bratard, tout va bien. Vous pourrez très bientôt vous rendre à son chevet. »

Il regarde le calendrier accroché dans un coin : 6 septembre, Saint-Bertrand-de-Garrigues. Bertrand ? Comme le général ? Parfait, ce saint Bertrand, quoique inconnu au bataillon, le prendra sous son aile. Au demeurant, Bratard s'est toujours déclaré agnostique et anticlérical, mais pour un premier fils, un brin de religion ne peut pas faire de mal, et son épouse Léonie y tient.

Une bonne sœur s'approche de lui et lui présente le nouveau-né.

Bratard prend dans ses bras le paquet de linge blanc, sentant à peine son poids. Il se penche sur le minuscule visage, y reconnaît ses traits, et éclate en sanglots.

La naissance de Bertrand a posé la dernière pierre de l'édifice spectaculaire qu'a érigé Émile Bratard, chef d'entreprise de génie, travailleur acharné, qui a construit une fortune dans l'exploitation du charbon puis étendu ses pouvoirs à toute la région et, même par-delà les mers, aux Colonies françaises. Pour sa famille, il a acheté à Pornic le domaine Les Grands Chênes, au parc millénaire dominant l'océan, connu pour ses espèces rares, ses buissons d'hortensias et ses rosiers géants. Les pelouses en terrasse descendent jusqu'au sentier côtier, la demeure principale alliant la perfection de son architecture à la splendeur naturelle du lieu. Les oiseaux y pullulent, les mouettes sillonnent l'air, le chant des vagues redouble l'envoûtement de la lumière des côtes. Ils y vivent comme des seigneurs, que l'on admire, et que l'on craint. Léonie règne sur les enfants, accompagnée d'une demoiselle anglaise, tient la maison, régit le nombreux personnel, et se dévoue à la carrière de son époux. On le voit peu, ses bureaux sont ailleurs, dans ses usines du port, à la chambre de commerce qu'il préside, à la mairie où il vient d'être élu.

La journée estivale des enfants commence par la baignade, et pour cela, il suffit de rejoindre les eaux froides et la crique sauvage, cachées en contrebas de la falaise. On descend en troupeau, avec des bonnes, des provisions et du linge de rechange. Les petites filles se répartissent les seaux, les pelles, les raquettes de badminton et les filets à crevettes. Mais la principale attraction, c'est le petit canot

en bois qu'on a acheté pour Bertrand et qu'il étrenne depuis quelques semaines. Il ne le partage pas. C'est à lui. C'est son privilège. Il sera un grand capitaine.

Ce matin d'août, il fait très chaud, calme plat, l'air est bleu marine, on étouffe. Cachée sous une ombrelle, Léonie, en longue robe de bain, est tout entière arrimée à observer son fils qui rame maladroitement.

« Moins loin, trésor, ne t'éloigne pas autant, il y a du courant. Reste assis, tu vas chavirer. On va rentrer, reviens vers moi. »

Bertrand hésite. Il a envie d'aller un peu plus loin, mais c'est un enfant craintif, qui est très attaché à sa mère. Il obéit, pagaie maladroitement, et se dirige vers elle.

Léonie voit la déferlante arriver. On ne sait pas où elle s'est formée, unique au milieu des autres, on ne sait pas pourquoi. Un paquebot ou un tanker a dû passer au large. Elle n'existait pas et soudain elle est là, écrasante. Elle s'abat sur l'embarcation en brisant le champ de vision de Bertrand. Il est jeté par-dessus bord. Il a la sensation qu'une main lui empoigne la nuque et le maintient sous l'eau. Le sel envahit ses narines, inonde son cerveau, lui brise les poumons. Il se débat, remonte à la surface, suffoque. Il est roulé par une seconde lame, et disparaît de nouveau. Léonie pousse des hurlements qui terrifient ses filles. Elle se précipite, empêtrée dans sa robe et se met à nager vers son fils. Quand elle l'empoigne enfin, il flotte sur le ventre.

La demoiselle est montée demander du secours. Toute la maison se précipite vers la plage. On va chercher un médecin.

Bratard est averti. Quand il rejoint la grève, il aperçoit une forme molle. C'est celle d'un poisson, d'un phoque, d'un

petit thon. Il pourrait s'approcher pour admirer la prise, la retourner du pied, en discuter avec les pêcheurs comme hier, mais aujourd'hui, ce qui gît là, c'est son petit garçon, âgé d'à peine cinq ans.

Bratard s'est agenouillé près de lui. Il regarde le visage gonflé, les lèvres bleues, les cheveux noyés d'algues. La mer visqueuse a dégluti le corps limpide de l'enfant. Dans la lumière verticale, le fatum obscène lui enserre la gorge. Il ne dit rien. Il soulève la masse aqueuse. Il la serre contre lui. Il l'emporte. Chacun s'ébranle à sa suite. La troupe emprunte le sentier qui contourne les pins, butant sur les rochers recouverts de fougères, faisant rouler des pierres, se prenant les pieds dans les branches. Le père progresse lourdement, fait des pauses, reprend son souffle, repart. Léonie est derrière, et derrière elle encore les domestiques, les grandes sœurs, le docteur, des témoins, des badauds, un gendarme. C'est un cortège éberlué et mutique. Bratard monte les marches du perron et traverse le hall vitré pour aller déposer son enfant sur la méridienne du salon d'apparat, minutieusement. Bertrand dégorge là sur le satin soyeux.

Toutes les larmes, tous les remords, l'enchaînement des faits, ce qui s'est joué, ce qu'on n'a pas pu empêcher, on raconte à chaque arrivant le déroulé du drame. On pleure. On s'étreint. On tombe à genoux. On réclame moins de bruit. Monsieur le curé fait son entrée. C'est le charivari des rites du chagrin. Encens, eau bénite, prières, saintes huiles et espérance de la résurrection, le prêtre veille toute la nuit auprès de Léonie. De l'autre côté du couloir, Bratard s'est enfermé dans la bibliothèque avec son associé. Il interdit qu'on entre. On n'ose pas insister.

Le lendemain, la moiteur de l'été oblige à accélérer le rituel de mise en terre. Bratard fait l'acquisition d'un caveau, un temple monumental qui pourra dominer les vivants et les morts. La tête posée sur un coussin brodé, le teint gris frissonnant sous la lumière des cierges, le corps entièrement dissimulé par des fleurs, Bertrand prend place au tombeau. On a posé auprès de lui son ours en peluche jaune, le lange qui l'aide à s'endormir, le volume illustré des *Contes* de Perrault qu'on lui lisait le soir, et une boîte de Paille d'Or, qu'Antoinette, sa sœur, a obtenu d'ajouter, au cas où il aurait faim. On lui baise une dernière fois les mains, le front, on caresse ses cheveux, on coupe une boucle blonde, on s'éloigne pour ne pas voir la pose du couvercle.

Les mois qui suivent, Les Grands Chênes demeurent hébétés. Même les massifs de roses semblent ployer sous la douleur. Bratard a déserté les lieux et se consacre à ses affaires. La guerre, bientôt, va lui offrir un rôle international, mais au-dedans de lui, il reste le père brisé, hanté par la silhouette du petit prince sur la plage.

Léonie s'est perdue dans ce qu'est devenue son histoire, un fait divers dont ont même parlé les journaux. Elle est l'objet d'une démence maîtrisée, sous les obligations familiales, les drogues et la hantise sociale. Elle n'est plus l'épouse admirable, la reine d'une famille nombreuse, elle est devenue cette femme qui a laissé son enfant se noyer. Que faisait-il seul en pleine mer, dans cette embarcation fragile? Comment a-t-on permis qu'il s'éloigne aussi loin? Quelle mère agit ainsi?

Elle est dans la gueule du monstre. Ses filles également, elles qui s'amusaient follement sur la berge, autour de la

mère incapable. Résultat, le fils unique est mort. Elles le savent, il aurait mieux valu que ce soit l'une d'entre elles. N'importe laquelle aurait bien fait l'affaire. Toutes en paieront le prix, chacune à sa manière. Leur peine? Raser les murs. S'évider. Disparaître.